

Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse Parce qu'on y a droit!

Sylvain Fournel

Volume 12, Number 2, February–March 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33995ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournel, S. (1993). Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse : parce qu'on y a droit! *Ciné-Bulles*, 12(2), 44–46.

LE PALMARÈS 1992

Compétition

court métrage

PRIX DE LA VILLE
DE SAINTE-THÉRÈSE —

MEILLEUR FILM :

*Des petits pois dans
la narine dilatée*

d'un élan amoureux

de Hugo Brochu

(Québec)

PRIX DU FESTIVAL —

MEILLEUR SCÉNARIO :

le Fuck d'Amérique

de Marjolaine Perron

(Québec)

PRIX DU S.T.T.C.V.Q. —

MEILLEURE TECHNIQUE :

In Cauda Venenum

d'Alain P. Jacques

(Québec)

PRIX PARLIMAGE —

RÉALISATEUR LE

PLUS PROMETTEUR :

Antoine Saïto

pour *Blancs divers*

(Québec)

PRIX DE L'UNION

DES ARTISTES —

MEILLEUR COMÉDIEN :

À l'ensemble des comédiens

et comédiennes du film

Des petits pois dans

la narine dilatée

d'un élan amoureux

de Hugo Brochu

(Québec)

PRIX BELLEVUE PATHÉ —

MEILLEURE

MISE EN SCÈNE :

Hugo Brochu

pour *Des petits pois*

dans la narine dilatée

d'un élan amoureux

(Québec)

PRIX SONOLAB —

MEILLEURE

PHOTOGRAPHIE :

Laurent Quesnel

pour *Blancs divers*

d'Antoine Saïto

(Québec)

PRIX DU FESTIVAL —

MEILLEUR FILM :

The Room

de Jeff Ballsmeyer

(États-Unis)

Compétition

long métrage

PRIX DU JURY

BANQUE NATIONALE :

Sur terre

de Kristín Johannesdóttir

(Islande)

PRIX DU PUBLIC

HYDRO-QUÉBEC :

le Voyage du

capitaine Fracasse

d'Ettore Scola

(Italie)

Parce qu'on y a droit!

par Sylvain Fournel

Du 26 septembre au 2 octobre dernier se déroulait le huitième Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse voué à la relève cinématographique. Le Festival a connu sa meilleure année: 12 000 spectateurs en sept jours dans cinq salles réparties dans les Laurentides (Sainte-Thérèse, Saint-Jérôme, Sainte-Adèle, Mont-Laurier et Deux-Montagnes), des films appréciés du public, des matinées et après-midis scolaires remplis à pleine capacité et une participation du milieu cinématographique sans précédent. Tout semble donc sourire au Festival, tout sauf le soutien de Téléfilm Canada. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Le Festival est compétitif à tous les niveaux: compétition vidéo courts métrages des écoles secondaires de la région, courts métrages universitaires canadiens, court métrages professionnels internationaux, Prix du public et Prix du jury aux longs métrages internationaux. Dans le cadre d'un festival majoritairement consacré aux premières œuvres, il faut considérer cela comme une incitation à la persévérance plutôt qu'une lutte à finir.

La compétition du niveau secondaire va dans ce sens. Isolés dans leurs polyvalentes, les adolescents ne peuvent se confronter à la véritable épreuve: le public. Le Festival leur permet d'aller jusqu'au bout du processus. Loin d'être mièvres, ces cinéastes en herbe font souvent preuve d'une créativité débordante.

Roberto et Ginette de Mélanie Dorion en est un bon exemple. Merveilleuse satire de *Roméo et Juliette* de Shakespeare où l'esprit de la pièce est respecté, le fougueux Roberto, trapu, moche et maladroit, se lance à la conquête d'une jolie Ginette au balcon. On s'attache immédiatement à ce Roméo de quatre sous qui contourne les difficultés jusqu'à sa fin tragique.

Dans la catégorie du quatrième et du cinquième secondaire, on retrouvait le vidéo de Sébastien Lauzon, **les Aventures de Popov**, et celui de Manuel Roy, **Boutiques Mauves**.

Bien que le scénario des **Aventures de Popov** ne soit qu'une suite de gags désopilants qui ne mène nulle part, sauf lors du départ de Popov, on prend quand même plaisir à voir déambuler ce «faiseur de capharnaüm».

Boutiques Mauves, lui, joue sur un tout autre registre: l'émotion. Une femme sur un quai de gare attend une amie qu'elle n'a pas vue depuis des lustres. Au départ, cela ne semblait être qu'une «pub» pour vêtements féminins mais les plans et les mouvements de caméra audacieux, l'esthétique noir et blanc, la force et l'invention de ce vidéo nous rivent à nos sièges jusqu'à la rencontre finale. Ce tournoiement d'images enivre et laisse pantois. Manuel Roy n'a que 16 ans et sa maîtrise de la caméra est étonnante.

Du côté de la compétition courts métrages universitaires et professionnels, plusieurs films sont à signaler. **In cauda venenum (Dans la queue, le venin)** de Alain P. Jacques tente, en trois sketches, de nous faire comprendre les vicissitudes de l'amour. Les deux premiers sketches arrivent assez bien à traduire les difficultés de ces âmes tourmentées par une mise en scène soignée, un jeu d'acteur sobre ainsi qu'un montage visuel et sonore efficace.

Dans le premier sketch, un homme abandonné par son amie, aux prises avec un robinet qui fuit, tente de comprendre les événements qui ont mené à la rupture du couple. Ce «goutte à goutte» évoque les larmes et le temps qui passe. On fait ensuite la connaissance d'un garçon en cavale qui ne rêve que de conquérir une femme. Il trouvera celle-ci sous la forme d'une dangereuse évadée de prison. Cernée par la police, elle l'étreindra sur son cœur, lui pointant un couteau sur la gorge. Le dernier sketch, par son ton cocasse, contraste beaucoup trop avec les deux premiers. Impossible de croire à cette histoire de fermeture éclair bloquée, ni aux aventures qu'elle provoque.

Des petits pois dans la narine dilatée d'un élan original amoureux de Hugo Brochu, malgré son titre interminable, décortique avec talent et cynisme une famille québécoise d'aujourd'hui. Voilà un tableau grinçant qui rappelle celui de Jean-Claude Labrecque dans **les Vautours**. Un à un, les personnages, réunis autour de la table familiale à l'occasion d'un anniversaire, sont scrutés à la loupe par une caméra non complaisante. Le jeu contenu des acteurs, très réaliste, donne une force aux dialogues en voix off qui portent principalement sur l'héritage du père. Celui dont on souligne l'anniversaire est habité par les



Le Capitaine Fracasse
d'Ettore Scola

images d'un homme primitif chassant pour sa survie, images qui nous ramènent à notre propre instinct de survie, notre pulsion la plus vitale. Dans ce premier film, Hugo Brochu se montre inspiré. Une carrière à suivre.

Chez les professionnels, c'est l'Américain Jeff Ballsmeyer avec **The Room** qui a remporté les honneurs. Avec d'étonnants effets spéciaux mais sans surenchère, Ballsmeyer raconte l'histoire d'un enfant qui échappe à la claustration imposée par son père paranoïaque. Par la force de son imagination, l'enfant réussit à éjecter sa chambre hors de l'édifice où il vit. Dans ce film tourné avec environ un million de dollars, l'imagination du cinéaste triomphe de la pauvreté de ses moyens.

La compétition des longs métrages professionnels a sûrement donné quelques maux de tête au jury puisque de nombreux films méritaient d'être distingués. Ils ont finalement récompensé le film **Sur Terre** de l'Islandaise Kristin Johannesdottir et accordé une mention spéciale à **Où le soleil est froid** du Roumain Bogdan Dimitrescu.

Sur Terre, deuxième film en dix ans de Johannesdottir, surprend par sa poésie, celle de l'ima-

gination d'une enfant vivant dans le monde clos et rude d'un village d'Islande d'avant-guerre. Cette petite fille revit l'histoire, les légendes et ses propres peurs comme si tout cela faisait partie d'un grand tout perpétuellement recommencé. La fin du film, d'une grande sensibilité, confirme l'hypothèse que tout est lié, que tout ce qui est perdu resurgit un jour malgré les barrières de l'espace et du temps. Le «Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme» devient ici une formule d'alchimie poétique qui métamorphose le plomb en or!

Du film **Où le soleil est froid** de Bogdan Dimitrescu se dégage un incroyable sentiment de solitude. Filmé en noir et blanc avec une grande économie de moyens et d'effets, ce film met à nu le coeur de deux écorchés de l'âme. La caméra nous livre cet amour naissant où même les silences deviennent parlants. Le film est puissant parce que simple. Une œuvre d'une beauté toute cinématographique.

Le public, pour sa part, a favorisé le dernier film d'Ettore Scola, **le Voyage du capitaine Fracasse** (voir critique dans *Ciné-Bulles*, vol. 11, no 1, pages 57-58) mais **Anna Goldin, dernière sorcière** de la Suisse Gertrud Pinkus aurait pu également l'emporter. Cette seconde fiction de la réalisatrice est un

Festival du cinéma int. de Sainte-Thérèse

film historique, féministe et loin de la bonne morale suisse. Le film raconte, d'une manière classique mais joliment tournée, l'histoire de la dernière femme condamnée pour sorcellerie en Europe, en 1781, peu avant la révolution française. Il prend le parti de cette servante qui refuse de n'être qu'un exutoire des désirs de son maître et transcende les tabous stupides de son époque. C'est cela qui la fera périr par la main des hommes.

Les autres films de la compétition provenaient de Cuba, de l'Espagne, du Portugal, du Luxembourg, de la France, des États-Unis, de l'Allemagne et de l'Italie. Leurs réalisateurs en étaient à leur premier ou troisième film et, hormis Dani Lévi, n'étaient pas connus du public québécois.

Depuis sa deuxième édition, le Festival présente, en matinée, des films aux élèves du primaire. Ces films sont accompagnés de fiches pédagogiques: elles permettent de faire un retour sur le film tout en restant dans les cadres du programme du ministère de l'Éducation. Cette année, **Tireline combine\$ & Cie** de Jean Beaudry leur a été présenté. L'activité est très populaire dans les écoles de la région: on estime avoir formé environ 12 000 jeunes cinéphiles de cette manière. Le Festival tente ainsi de faire naître un public éclairé, plus enclin à prendre des risques avec des films d'auteurs méconnus.

La même formule est appliquée aux écoles secondaires. Cependant, on choisit un film que la plupart des adolescents, dans leurs habitudes de consommation, n'iraient pas voir d'eux-mêmes. Dans cette veine, ils ont vu **Toto le héros** de Jaco Van Dormael. Si on se fie aux commentaires des jeunes spectateurs, cette approche se révèle être la bonne.

Dans un tout autre ordre, la soirée africaine où l'on présentait **Sango Malo** du Camerounais Bassek Ba Khobbio et **Ashakara** du Suisse Gérard Louvain a connu un vif succès. Bien que ce cinéma soit généralement ignoré des Nord-Américains, **Sango Malo** obtenait une des meilleures assistances du Festival. Le public de la région a communiqué avec les images d'une autre culture que celles véhiculées par les médias et les clubs vidéo.

Succès complet donc pour ce Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse? Pas tout à fait... Bien que la fréquentation des films ait augmenté, le Festival connaît, pour la première fois de son histoire, un déficit. Rien n'est encore dramatique mais si l'événement veut poursuivre son expansion, il lui faudra le soutien de Téléfilm Canada. Bien sûr, la soirée de clôture était commanditée par l'organisme fédéral, mais il ne s'agit là que d'un soutien minime, un budget d'appoint. Avec la contribution financière de Téléfilm Canada, il serait possible d'inviter plus de deux réalisateurs par festival, d'organiser des conférences, d'engager du personnel permanent, de monter des ateliers et, finalement, de maintenir des prix d'entrées peu élevés afin de favoriser l'accessibilité à ce genre de films.

Toute la communauté laurentienne ainsi que les instances fédérales et provinciales reconnaissent l'importance et l'effet d'entraînement qu'a le Festival dans la vie culturelle des Laurentides. Après cinq années de tergiversations et de réponses négatives, les organisateurs du Festival attendent toujours que cesse le silence de Téléfilm Canada. À ceux qui leur demandent encore quelle est la pertinence d'un autre festival de cinéma en région, ils répondent: «Parce qu'on y a droit!» Un droit qui, après huit années de succès croissant, est devenu une nécessité. ■

Sur terre de Kristin Johannesdottir

